

L'île des anamorphoses

version de Claire Boitel

Extrait du journal apocryphe de Jorge Luis Borges.

19 mars 1985. Je suis devenu jaune. Des pieds à la tête. Je le sais même si personne n'ose me le dire. En effet, je suis atteint d'un cancer du foie.

Autrefois, du temps de mes yeux, le jaune était ma couleur préférée. Alors, autant que je meure autant mourir en affichant cet étendard à la face du monde.

Mais avant de quitter l'obscurité pour déboucher dans la lumière — que voit-on d'ailleurs au paradis ? — j'ai un devoir à remplir vis-à-vis d'une jeune fille de treize ans.

Un devoir ? Non, plutôt un cadeau.

Au cours de ma vie, de nombreuses personnes se sont intéressées à mon œuvre, ce qui m'a toujours semblé aussi naturel que sidérant.

Quoi ? Mes mystères n'étaient donc pas si mystérieux puisque des quidams parvenaient à les apprécier ?

En même temps, je jouissais d'être universel : oui, je suis accessible à tant de gens parce que je représente le socle même de la vie.

Ce qui m'a touché, chez cette jeune admiratrice, à part son âge, c'est sa disgrâce : la moitié gauche de son visage est atteinte de paralysie, depuis sa naissance, m'écrit-elle.

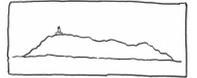
J'ai sa lettre entre mes mains.

Mes yeux morts se sont humectés quand mon assistante me l'a lue.

Cette jeune fille a la prescience que sa tare l'empêchera de briller dans le monde, aussi m'a-t-elle confié une petite nouvelle qu'elle a écrite et qui lui tient terriblement à cœur, afin que celle-ci ne soit pas perdue à jamais.

Mon premier mouvement a été de rassurer la jeune fille sur ses talents d'écrivain en herbe et sa future carrière. Puis j'ai eu la révélation de la vérité : Pia a raison, sa vie est gâchée pour toujours. Aucun homme ne la désirera et la gloire ne posera pas ses rayons sur elle.

Alors, j'ai pensé à offrir à Pia un merveilleux cadeau : sa nouvelle revisitée par moi.



En plus de faire le bien, j'avais dans la tête un sacré challenge : écrire quelque chose d'ardu, même pour un voyant.

Car la nouvelle s'appelle *L'Île des anamorphoses*.

La pauvre enfant s'est imaginé qu'en divisant un miroir en deux parties, la première reflétant la réalité et l'autre une anamorphose, elle pourrait apercevoir dans la glace son visage devenu enfin normal !

Elle a donc planté le décor d'une île où à la place des arbres se dresseraient des miroirs en diptyque.

Quelle imagination positive. Mais c'est une gamine de treize ans qui écrit, persuadée qu'une accumulation d'adjectifs est synonyme d'élégance, quand c'est le contraire.

Voici :

« Bientôt je fus en vue d'une île brumeuse ô combien mystérieuse. Sur la rive désertique, je ne pus distinguer aucun humain.

« Rose, violet, jaune, le rocher brillait au soleil.

« Cependant, très vite, je remarquai quelque chose d'étrange : mes yeux étaient éblouis, aveuglés de lumière.

« Qu'était-ce donc ?

« Comme ma barque approchait, enluminée aux couleurs de mon nom, je découvris sur l'île des milliers de petits miroirs bleus et verts.

« Cette découverte me fit suffoquer de terreur. En effet, je suis monstrueuse. Jamais un miroir ne m'a contemplée sans me renvoyer une noire grimace. »

La nouvelle petite Alice découvre en fait un monde où chaque miroir est son ami.

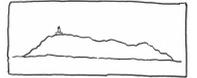
Mais bientôt surgit un problème : la solitude. L'univers labyrinthique qui lui est dévoué ne lui renvoie que son image, à l'infini.

Elle ramasse des cailloux et casse les miroirs.

Alors, elle aperçoit à l'horizon un navire. Incrédule, elle constate que le bâtiment porte un autre nom que le sien : *Jorge Luis*.

Elle s'empresse de ramasser des éclats de miroirs qu'elle agite en l'air.

Le capitaine capte le message et met le cap sur l'île.



Ainsi se termine ce récit miroitant.

Sûr de moi et de ma mission, j'ai tenté de réécrire la nouvelle de Pia.

Hélas, impossible de mettre aucune couleur dans mes descriptions : j'en ai perdu la mémoire. Écrire le mot « rouge » serait tricher avec mes sensations les plus intimes. C'est le rouge en effet qui m'a fui en premier, et je n'ai de cette teinte qu'un souvenir diffus. Le rouge est la main d'une femme sur ma cuisse. C'est tout !

Or, comment placer dans un récit : le navire qui vient vers moi est main-d'une-femme-sur-ma-cuisse ?

Ce serait parfaitement incorrect.

Quand je me tourne vers les autres couleurs, je pense à des choses si surréalistes qu'il vaut mieux que je me taise.

Et les formes ?

Je m'en voudrais également de tricher avec elles.

Il ne me reste donc plus, chère petite Pia Gonzalez, qu'à te dédier ces pages, afin qu'à la publication de ce journal ton histoire et ton nom soient révélés au monde.